



Z'ou z'ou...



LES DEUX DEVOIRS
 Hommage aux mères françaises qui
 travaillent aux usines de guerre

FOP. 47

L'AS DES AS FRANÇAIS : LE SOUS-LIEUTENANT GUYNEMER

Vient d'abattre le même jour ses 24^e et 25^e avions.



Les Allemands étaient très fiers du capitaine Boelke auquel ils attribuaient des avions qu'il n'avait jamais abattus! Nous, nous avons Guynemer. Lui, au moins, est sûr de ses victimes. Il en a mis à son actif plus même qu'il ne lui en est compté.

Maintenant c'est par deux qu'il les abat, et nous applaudirons bientôt sans nul doute à sa trentième victoire : le 24^e et le 25^e datent du 27 décembre. Peut-être, lorsque ces lignes paraîtront, aura-t-il dépassé ce chiffre : il va si vite en besogne!



LE BAISER DE LA TRANCHEE

Elle a lu la lettre, puis s'est assoupie devant l'âtre; et elle rêve... C'est Lui qu'elle revoit en songe, lui tel qu'il fut à sa dernière permission : l'époux-soldat, à la fois tendre et grave, amoureux et lointain. L'absence, ce plus grand des maux, qu'il supporte fièrement, elle, pourtant vaillante, la déteste et

s'attriste. Son seul recours, c'est l'imagination qui la visite : le mari revient, se penche mystérieusement sur la bien-aimée, murmure la promesse du retour définitif, et met sur les boucles blondes un irréel baiser... Hélas ! ce n'est qu'un rêve ; mais ce rêve, ce sera la réalité de demain. Demain, la vie reprendra.

UN DOCUMENT

La réponse des puissances de l'Entente

Les gouvernements alliés de la Belgique, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Japon, du Montenegro, du Portugal, de la Roumanie, de la Russie et de la Serbie, unis pour la défense de la liberté des peuples et fidèles à l'engagement pris de ne pas déposer isolément les armes, ont résolu de répondre collectivement aux prétendues propositions de paix qui leur ont été adressées de la part des gouvernements ennemis par l'entremise des États-Unis, de l'Espagne, de la Suisse et des Pays-Bas.

Avant toute réponse, les puissances alliées tiennent à s'élever hautement contre les deux assertions essentielles de la note des puissances ennemies, qui prétend rejeter sur les alliés la responsabilité de la guerre et qui proclame la victoire des puissances centrales.

Les alliés ne peuvent admettre une affirmation doublement inexacte et qui suffit à frapper de stérilité toute tentative de négociation.

Les nations alliées subissent depuis trente mois une guerre qu'elles ont tout fait pour éviter. Elles ont démontré par des actes leur attachement à la paix. Cet attachement est aussi ferme aujourd'hui qu'en 1914 : après la violation de ses engagements, ce n'est pas sur la parole de l'Allemagne que la paix, rompue par elle, peut être fondée.

Une suggestion sans conditions, pour l'ouverture de négociations, n'est pas une offre de paix. La prétendue proposition dépourvue de substance et de précision, mise en circulation par le gouvernement impérial, apparaît moins comme une offre de paix que comme une manœuvre de guerre.

Elle est basée sur la méconnaissance systématique du caractère de la lutte dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Pour le passé, la note allemande ignore les faits, les dates, les chiffres qui établissent que la guerre a été voulue, provoquée et déclarée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. À la Haye, c'est le délégué allemand qui avait refusé toute proposition de désarmement. En juillet 1914, c'est l'Autriche-Hongrie qui, après avoir adressé à la Serbie un ultimatum sans précédent, lui a déclaré la guerre, malgré les satisfactions immédiatement obtenues. Les empires du Centre ont alors repoussé toutes les tentatives faites par l'Entente pour assurer à un conflit local une solution pacifique. L'offre de conférence de l'Angleterre, la proposition française de commission internationale, la demande d'arbitrage de l'empereur de Russie à l'empereur d'Allemagne, l'entente réalisée entre la Russie et l'Autriche-Hongrie la veille du conflit, tous ces efforts ont été laissés par l'Allemagne sans réponse ou sans suite. La Belgique a été envahie par un empire qui avait garanti sa neutralité et qui n'a pas craint de proclamer lui-même que les traités étaient « des chiffres



M. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères et Président du Conseil, qui a rédigé le document que nous donnons ci-dessous.

de papier » et que « nécessité n'a pas de loi ».

Pour le présent, les prétendues offres de l'Allemagne s'appuient sur une « carte de guerre » uniquement européenne, qui n'exprime que l'apparence extérieure et passagère de la situation, non la force réelle des adversaires. Une paix conclue en partant de ces données serait à l'avantage unique des agresseurs qui, ayant cru atteindre leur but en deux mois, s'aperçoivent après deux ans qu'ils ne l'atteindront jamais.

Pour l'avenir, les ruines causées par la déclaration de guerre allemande, les attentats innombrables commis par l'Allemagne et ses alliés, contre les belligérants et contre les neutres, exigent des sanctions, des réparations et des garanties : l'Allemagne élude les unes et les autres.

En réalité, l'ouverture faite par les puissances centrales n'est qu'une tentative calculée en vue d'agir sur l'évolution de la guerre et d'imposer finalement une paix allemande.

Elle a pour objet de troubler l'opinion dans les pays alliés. Cette opinion, malgré tous les sacrifices consentis, a déjà répondu avec une fermeté admirable et dénoncé le vide de la déclaration ennemie.

Elle veut raffermir l'opinion publique de l'Allemagne et de ses alliés, si gravement éprouvés déjà par leurs pertes, usés par le resserrement économique et écrasés par l'effort suprême qui est exigé de leurs peuples.

Elle cherche à tromper, à intimider l'opinion publique des pays neutres, fixée depuis longtemps sur les responsabilités présentes, et trop clairvoyante pour favoriser les desseins de l'Allemagne en abandonnant la défense des libertés humaines.

Elle tente enfin de justifier d'avance aux yeux du monde de nouveaux crimes : guerre sous-marine, déportations, travaux et enrôlements forcés de nationaux contre leur propre pays, violations de neutralité.

C'est en pleine conscience de la gravité, mais aussi des nécessités de l'heure, que les

HISTORIQUE

à la note des puissances centrales.

gouvernements alliés, étroitement unis entre eux, et en parfaite communion avec leurs peuples, se refusent à faire état d'une proposition sans sincérité et sans portée.

Ils affirment une fois de plus qu'il n'y a pas de paix possible tant que ne seront pas assurées la réparation des droits et des libertés violés, la reconnaissance du principe des nationalités et de la libre existence des petits États : tant que n'est pas certain un règlement de nature à supprimer définitivement les causes qui, depuis si longtemps, ont menacé les nations et à donner les seules garanties efficaces pour la sécurité du monde.

LA BELGIQUE ATTEND DES RÉPARATIONS ET DES SÉCURITÉS

Les puissances alliées tiennent, en terminant, à exposer les considérations suivantes, qui font ressortir la situation particulière où se trouve la Belgique, après deux ans et demi de guerre. En vertu de traités internationaux signés par cinq grandes puissances de l'Europe, au nombre desquelles figuraient l'Allemagne, la Belgique jouissait, avant la guerre, d'un statut spécial, qui rendait son territoire inviolable et la mettait elle-même, sous la garantie de ces puissances, à l'abri des conflits européens. La Belgique a cependant, au mépris de ces traités, subi la première agression de l'Allemagne. C'est pourquoi le gouvernement belge estime nécessaire de préciser le but que la Belgique n'a jamais cessé de poursuivre, en combattant à côté des puissances de l'Entente, pour la cause du Droit et de la Justice.

La Belgique a toujours observé scrupuleusement les devoirs que lui imposait sa neutralité. Elle a pris les armes pour défendre son indépendance et sa neutralité violées par l'Allemagne et pour rester fidèle à ses obligations internationales.

Le 4 août, au Reichstag, le chancelier a reconnu que cette agression constituait une injustice contraire au droit des gens et s'est engagé, au nom de l'Allemagne, à la réparer.

Depuis deux ans et demi, cette injustice a été cruellement aggravée par des pratiques de guerre et d'occupation qui ont épuisé les ressources du pays, ruiné ses industries, dévasté ses villes et ses villages, multiplié les massacres, les exécutions et les emprisonnements. Et au moment où l'Allemagne parle au monde de paix et d'humanité, elle déporte et réduit en servitude des citoyens belges par milliers.

La Belgique, avant la guerre, n'aspirait qu'à vivre en bon accord avec tous ses voisins. Son roi et son gouvernement n'ont qu'un but : le rétablissement de la paix et du droit. Mais ils ne veulent que d'une paix qui assurerait à leur pays des réparations légitimes, des garanties et des sécurités pour l'avenir.



Luiz Vicora Loaris.

Jovanovic

Prokowsky

Baron Beyens.

M. Balfour.

Sonnino.

Molono.

Briatano.



**UNE SÉANCE HISTORIQUE AU REICHSTAG : LE 12 DÉCEMBRE, LE CHANCELIER
DE BETHMANN-HOLWEG DONNE CONNAISSANCE DES PROPOSITIONS
DE PAIX DE L'ALLEMAGNE AUX PUISSANCES DE L'ENTENTE**

On sait l'étonnante mise en scène à laquelle donna lieu la lecture de cette note où, au nom des sentiments d'humanité qu'elle a si étrangement foulés aux pieds, l'Allemagne offrait la paix à ses ennemis. On sait aussi, par la page ci-contre, quelle fut notre réponse.

Voici le chancelier \times , lisant devant le Reichstag au grand complet — les députés aux armées avaient été rappelés par télégraphe — ce document, sonore et faux, qui n'était qu'une nouvelle ruse de guerre, déjouée aussitôt par les gouvernements alliés.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

— Mon Dieu! soupira dans le silence la grosse mercière d'en face, une sentimentale, mon Dieu! c'est encore bien heureux, brigadier, que votre femme soit chez ses parents, un jour comme aujourd'hui!

Alors, tandis que Cassinou s'écroulait sur une chaise, un grand rire tinta, puis un autre, puis d'autres, dans la salle, dans le couloir, sur le trottoir, sur la place... C'était à croire que le village entier, réveillé, faisait chorus...

Et ce n'était pas fini! Ils allaient retentir dans tout le pays, les échos de ces éclats de rire...

Cassinou, dès qu'il l'avait pu, s'était évadé sans demander son reste... Le lendemain, de bonne heure, il gagnait par des chemins détournés le domicile particulier du maire qui, par bonheur, était situé un peu hors du bourg...

M. Leberlucque achevait sa toilette. Le valet de chambre, un Parisien bien stylé, un poseur que Cassinou méprisait de toute son âme, pria Monsieur Cassin de bien vouloir attendre un instant.

— Qui te dit, garçon, que je me refuse à attendre? fit hautainement Cassinou que de telles manières dégoûtaient...

L'autre, qui s'était incliné ironiquement, introduisit le visiteur dans le hall de la villa. La pièce était charmante, meublée avec goût, pleine de bibelots bien choisis, de tableaux aimables et de beaux livres; au delà des baies très larges apparaissaient les allées et les massifs du jardin dont l'extrémité, par un artifice heureux, se confondait peu à peu pour l'œil avec la forêt elle-même. Mais Cassinou n'était pas d'humeur, ce matin-là, à s'extasier sur



Allons, pitchoun, sans rancune, surtout! Voici du bon vieux muscat, de celui que ton père aimait tant.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre, n° 107. — Le mulétier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui; en fin de juillet 1914; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve une étrange vexation: tout se passe comme si on l'avait expulsé d'un bal, d'une auberge, d'une fête, lui, l'unique, l'incomparable Cassinou, le plus joyeux drille et le plus glorieux buveur du pays. Et il n'aspire plus qu'au moment où, selon la promesse du comte de Cabiracq (un ancien ennemi, avec lequel il s'est réconcilié), il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou, qui obtient d'être garde civique jusqu'au jour où il pourra s'engager. Le maire lui remet les armes nécessaires pour remplir ses délicates fonctions. Tout fini, Cassinou va prendre sa première faction au pont de Coulombre où il prend dans un sac... comme un vulgaire lapin un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Bourtilhacq en bonne fortune.

les beautés de l'art et de la nature — ce dont, en d'autres temps, il eût été peut-être capable, après tout, comme la plupart de ceux de sa race... C'était bien plutôt, à vrai dire, une question de nature psychologique qui occupait son esprit.

Connaissait-on déjà sa mésaventure?... Certes, il n'ignorait pas que, dans son pays, certaines histoires courent de maison en maison et de bourg à bourg avec une vitesse qui fait penser à celle du vent et de l'ondée. Déjà il lui avait semblé que les rares personnes rencontrées en route l'avaient regardé... regardé d'une manière... Bah! simple illusion, sans doute! En revanche, tout en s'inclinant tandis que Cassinou le rabrouait, ce coquin de valet, répugnante larbinaille, mulet à bourgeois, avait eu un si drôle d'air...

Mais M. Leberlucque entra :

— Bonjour, cher monsieur Cassin. Non!

non, restez assis, je vous en prie... Excusez-moi d'avoir tardé. Avez-vous quelque chose de neuf à m'apprendre? Oh! mais je ne reconnais pas votre figure habituelle... Que se passe-t-il? Qu'avez-vous?

— J'ai, répondit Cassinou, que je vous rapporte ceci dont je n'ai plus que faire.

Dignement il posa sur une table le poignard et le pistolet que le maire lui avait prêtés pour compléter son équipement de garde civique.

— Et je ne vous en remercie pas moins, ajouta-t-il.

— Il n'y a pas de quoi, fit M. Leberlucque... Maintenant, mon cher Cassin, puis-je vous demander les raisons qui...

Les sourcils de Cassinou se plissèrent terriblement, et ses yeux devinrent très sombres :

— J'en ai assez, voilà tout!

— Serait-ce à cause de la petite histoire de cette nuit? Mais vous êtes au-dessus de cela!... Vous n'avez péché que par excès de zèle!...

Dieu vivant!... Cassinou jura, frappa du pied... puis s'excusa bien honnêtement. Ainsi donc ses pressentiments ne l'avaient pas trompé, tout Hont-Habi était au courant déjà... Un morne accablement fit place à sa colère. Il se laissa retomber sur son siège et ce fut d'une voix presque désespérée qu'il proféra :

— Est-ce que je pouvais deviner? Enfin, je vous demande un peu si ce sont des heures pour courir les routes en se cachant, comme un voleur, quand on est gendarme!

— Hourtilhacq était peut-être en mission secrète, insinua indulgemment le maire.

— Ah! ouiche! En mission secrète!... Où il

allait? Vous voulez que vous le disez?...

— Chut! Les affaires de la Marie de Coulombre ne me regardent pas...

Tiens! M. Leberlucque était renseigné? Un fameux malin, décidément, cet homme-là!... Cassinou, un peu rasséréiné, cligna de l'œil: compris! mofus!... Entre gens à qui on ne le fait pas et qui ne confondent pas les chiens de mer avec les soles, on peut toujours s'entendre, du haut en bas et du bas en haut de l'échelle.

M. Leberlucque, sentant qu'il avait amadoué le mulétier, crut devoir lui demander si sa décision était irrévocable. Cassinou aurait bien voulu faire plaisir à un malin comme le maire, mais il était aussi têtu que ses ordinaires serviteurs à quatre pattes... Il avait rendu le poignard et le pistolet, il ne les reprendrait pas.

— Et puis, entre nous, ajouta-t-il, dans

ce métier-là, je crois que, quand il pleut, c'est pour des foutaises qu'on se mouille...

Le maire eut un geste vague et fit dévier la conversation :

— A propos, Houtilhacq ne vous en a pas voulu, j'imagine, de votre farce involontaire ?

— On nous a réconciliés et c'eût été trop bête à lui de ne pas rire... Mais j'ai comme une idée qu'il croit que je l'ai fait exprès... et il est rageur, le bougre !

— Je lui parlerai...

— Gardez-vous-en bien ! Ah ! ça, vous pensez pas que je le crains?... Voulez-vous que je vous dise ? Je me f... de lui, et la preuve...

Cassinou, comme à l'ordinaire, cracha par terre pour bien prouver la sincérité de son affirmation... Le tapis était de haute laine... M. Leberlucque ne broncha pas ; mais l'entretien lui parut avoir assez duré :

— Mon cher Cassin, merci, en tout cas, de votre bonne volonté... A bientôt. Je vous reverrai avant votre départ, j'espère?... Après tout, puisque vous allez bientôt servir la France, et de noble manière, mieux vaut vous reposer en attendant...

Depuis un instant, au delà des mimosas qui dissimulaient la grille du jardin et la route, une voix aiguë et claire, une voix terrible, implacable, comme les gosses en ont souvent là-bas, venait d'entonner une chanson dont Cassinou ni le maire, tout d'abord, n'avaient eu cure...

Mais, dès le second couplet, le muletier roula des yeux blancs de fureur. M. Leberlucque, très ennuyé, s'était tu... La chanson continuait, sur l'air de Cadet Rousselle :

*Quand lou Cassinou baï cassa,
Plasé qu'es de l'hède passa ;
Cau bouz dise que ço que casse,
Noun es lebre nimeych becasse...
Brin, broun, piche de gat !
Cassinou qu'es u broï gouyat (1) !...*

Le héros de la chanson esquissa un mouvement comme s'il eût voulu se précipiter vers l'insolent gamin... Mais, déjà, la voix s'éloignait, et M. Leberlucque retenait son visage par la manche :

— Voyons, mon cher Cassin, voyons...

— Ah ! non, non, monsieur le maire, je vous en prie, pas de discours... Vous êtes fin parleur, mais, à présent, vous ne retourneriez pas les idées que ceci vient de me clouer dans la cervelle... J'ai tout supporté depuis la guerre, tout... et les insultes de Marie-Rose... et celles de Broussette, et les mauvais propos de l'adjointe, de Brandebal et des autres... qui gageaient que j'userais de mon *bantariol* et que je ne m'engagerais pas... Encore un peu, j'allais leur river le bec de belle manière... Dieu me damne, je l'aurais fait !... Mais, après ça... après ça...

Sa voix s'étranglait dans sa gorge ; le maire continuait de se taire connaissant bien ses administrés et l'esprit du pays. Si un Cassinou peut à la rigueur supporter la jalousie et la haine, s'il est même fier parfois d'inspirer l'un ou l'autre, il est bien rare qu'il ne se révolte pas sans retour devant la menace du ridicule, d'une popularité burlesque et chansonnée...

Maintenant Cassinou, ayant repris haleine, parlait dans le vide.

— Sale race ! Infirmes ! Abrutis !... Et les femelles pires que les mâles !... Tout ça des langues de serpents et des *pête-la-peur* !... Et c'est pour des charognes de cette espèce

(1) Quand Cassinou va à la chasse, c'est plaisir de le voir passer ; — il faut vous dire que ce qu'il chasse, — ce n'est pas le lièvre ni la bécasse... — Zim ! boum ! pisse de chat ! — Cassinou est un beau garçon !... (N. B. *Piche de gat* est une exclamation familière qui signifie assez mystérieusement quelque chose comme : ah ! fichtre, oui !...)

que je serais allé risquer de me faire trouer la peau?... J'avais envie de voir la guerre, oui, mais vous seriez trop content si j'y crevais, mauvais monde !...

— Pardon, fit doucement M. le maire, tout de même, la France...

— La France?... Je l'ai... voulez-vous que je vous dise où... que je... Mais il se tut, gêné tout de même : les mots qu'il allait lancer avant que de les avoir *pensés*, comme il lui arrivait maintes fois, s'étaient refusés à sortir de sa gorge...

— La France... la France, continua-t-il... hé ! oui, c'est entendu !... N'empêche que voilà ce que vous allez faire : vous me préparerez mes papiers ; et, d'ici quelque temps, c'est en Espagne que j'irai oublier tout et le reste !... Salauds ! Chrétiens manqués !... Vous entendez, monsieur le maire?... En Espagne. Là, pour le moment, on ne s'y tue pas ; les hommes n'y sont pas pires que des bêtes... Et je suis libre, peut être ?...

— Certainement. Je vous enverrai vos papiers, mon cher Cassin. Là-dessus... M. Leberlucque en avait décidé assez, peut-être Cassinou le comprit-il :

— Merci... Et au revoir, ou adieu !

Au moment de passer le seuil du hall, ayant entrevu le valet de chambre, il se ravisa et prononça hautement :

— Hé ! monsieur le maire, je passerai prendre mes papiers à la mairie, si ça vous est égal... Oui, parce que si c'était par hasard votre larbin qui les apportait chez moi, je lui conseillerais de numéroter les os de sa sale gueule !

Il rentra tout droit et très vite chez lui : ça valait mieux...

Sa maison était située derrière l'église, au bord du canal : une immense bâtisse délabrée qu'il avait héritée de son oncle.

(A suivre.) CHARLES DERENNES.



AU BIVOUAC, UN LENDEMAIN DE BATAILLE

De l'autre côté de la colline, c'est la bataille. Hier ce régiment d'infanterie, qui jadis luttait héroïquement sous Vauquois, enlevait tout un réseau de tranchées picardes. Aujourd'hui,

dans le creux de ce vallon, ces braves se reposent quelques heures : ils ont allumé leurs feux, et une fois la soupe mangée, ils repartiront plus alertes, vers de nouveaux combats.



LA GUERRE A LA BANQUISE : LE VAISSEAU DE SHACKLETON, L' "ENDURANCE", DANS LA GLACE ET LA NUIT POLAIRE

Il faut croire que le goût du danger, des exploits héroïques, est au cœur de tous les hommes : témoin l'héroïque aventure de l'explorateur Shackleton, qui, tandis que l'Europe est en guerre, où tant d'hommes tombent, va livrer, lui, la guerre au Pôle et y trouver mille

occasions de mourir. Parti en décembre 1914 sur l' "Endurance", avec des compagnons résolus, il a essayé de ravir au Pôle Sud le secret de ses solitudes. Mais les mystérieuses divinités des glaces ont, comme toujours, dressé des embûches à son audace et l' "En-

durance" n'a pas échappé à l'envoûtement de la banquise. Voici, dans la nuit hivernale, le trois-mâts bloqué, littéralement "frigorifié". L'aspect en est vraiment féérique : la coque et les cordages, tout entiers givrés, semblent transparents et lumineux. L' "Endu-

rance" est devenue un bateau de cristal. C'est véritablement la "maison-fantôme" ; que nos lecteurs en jugent par ce saisissant cliché rapporté récemment par les compagnons de Shackleton, enfin sauvés par leur chef, qui vient de les ravir à la mort polaire.



LES SPORTS D'HIVER A SAINT-MORITZ

Rien ne donne mieux la sensation de la force et le goût de la vie que ces courses salubres sur la neige et la glace, dans l'air vif qui nous fouette le visage. Les pieds chaussés de patins ou de skis semblent à peine toucher le sol dans les glissades éperdues. On dirait que les lois de la pesanteur sont

vaincues... on se sent presque immatériel. C'est le plus sain des sports. Nombre de nos officiers et de nos soldats lui ont demandé le secret d'une force nouvelle. — Dans le médaillon à gauche, un Marocain amateur de ski. Dans le grand document, quelques virtuoses descendent en grappe une pente à pic.

J'ai vu...



L'ARRIVÉE A PARIS DES PETITS REFUGIÉS DU NORD

Ils sont accueillis avec une si chaude tendresse, ils ont été pendant le dur et long voyage l'objet de soins si dévoués, que la gaieté, cette gaieté enfantine si vive, si spontanée et qui résiste à toutes les peines, illumine ces visages d'enfants. Cependant, parfois, au souvenir des parents abandonnés, leurs yeux s'em-

brument encore de larmes. Qui pourrait en effet remplacer la caresse de la mère, de la grande sœur laissées là-bas au foyer que le père a quitté? Si jeunes, à cet âge où chaque jour de la vie ne devrait se compter que par une joie nouvelle, ils ont connu la pire des tristesses. Eux aussi, ils n'oublieront pas.

LES VALETS DÉMASQUÉS ⁽¹⁾

Tandis qu'il était baissé, la tête penchée, vers mon bagage, les mains fouillant ma valise, j'examinais ce valet, exécuteur de basses besognes. Il avait un dos puissant, un cou large où la carotide saillait et palpait sous l'afflux du sang. Et je me disais :

— S'il fait le moindre geste de menace ou de rébellion, je lui tire une balle dans la nuque et je le tue comme un chien. Il est des fois, ainsi, où l'on ne calcule plus la portée des actes qu'on a résolu d'accomplir. De toute évidence, s'il m'avait fallu faire ce geste sanglant, mon cas serait devenu très grave et je ne sais comment j'aurais établi d'une part mon innocence et de l'autre la légitimité de ma défense.

Mais je ne voyais pas aussi loin. Dans cet instant je songeais uniquement à l'ignoble trahison dont j'étais victime, à l'effroyable machination avec laquelle on essayait d'assassiner mon honneur. Et je tenais solidement mon revolver, prêt à tirer...

— Mais, reprenait l'autre, d'un ton geignant, je ne sais pas... ce n'est pas moi... mon bon monsieur; ahl mein Gott.

— Allons, cherche et laisse ton Dieu tranquille.

Il continua de chercher. Point longtemps; car du fond d'une gaine sous un flacon, il souleva deux papiers soigneusement pliés et qui ne faisaient, tels quels, qu'un bien mince volume.

— C'est peut-être cela.

— Donne... Déplie-les toi-même... Là. Mets-les sous mes yeux. Je vis deux plans avec des indications et des chiffres. C'étaient deux cartes de routes-frontières de

la Belgique avec des indications de concentration. Ces papiers avaient sans doute de l'importance, mais je ne pus le déterminer aussi rapidement. Quoi qu'ils fussent, si l'on m'avait trouvé en leur possession, mon compte était bon. J'étais arrêté sur l'heure et je n'avais guère le moyen de prouver que je n'étais pas un voleur de documents. Tout, au contraire, se serait retourné contre moi.

— Prends ces papiers, fis-je. Mets-les dans ton tablier. Fort bien. Maintenant, un bagage dans chaque main. Tu vas descendre l'escalier sagement devant moi et si tu as le malheur de parler trop haut ou de faire un

dans cette région et qui habite momentanément cet hôtel. Encore que nous ne vous soupçonnons en rien de ce vol, il est de notre devoir de ne pas vous laisser partir avant d'avoir visité vos bagages. Ce sera l'affaire de quelques instants et vous pourrez prendre votre train sans aucun doute.

« Ce sont là vos seuls bagages, dit-il encore en désignant ma valise et mon nécessaire pendus aux mains du coquin qui n'avait pas bougé pendant cet entretien.

Et déjà, il lui faisait signe d'entrer dans le bureau et allait s'emparer de mes colis, lorsque je dis en l'arrêtant d'un geste de la main.

— Un instant, monsieur, je vous prie, vous allez pouvoir vous éviter ce mal.

— Mais je suis obligé de fouiller moi-même, monsieur, répondait-il d'un ton déjà plus sec.

— Il n'est pas question que je le fasse pour vous, répliquai-je à mon tour. Mais je puis vous renseigner tout de suite sur la place où vous trouverez ces documents. Vous voyez bien votre fidèle valet, ou mieux sans doute ce fidèle lieutenant que je tutoie comme un circier de bottes et qui ne craint pas d'abandonner l'uniforme pour la livrée. Eh bien, prenez la peine de sonder la poche de son tablier, vous y trouverez ce que vous cherchez.

Le portier, le secrétaire de l'hôtel, le policier se tournèrent tous trois vers leur camarade que j'avais désigné. Celui-ci était pâle et son visage reflétait des sentiments divers, un singulier mélange de niaiserie et de colère. Il se mit à balancer la tête d'un mouvement qui signifiait : « C'est pourtant vrai ». Lors, le policier plongea sa main dans la poche et retira les deux papiers.

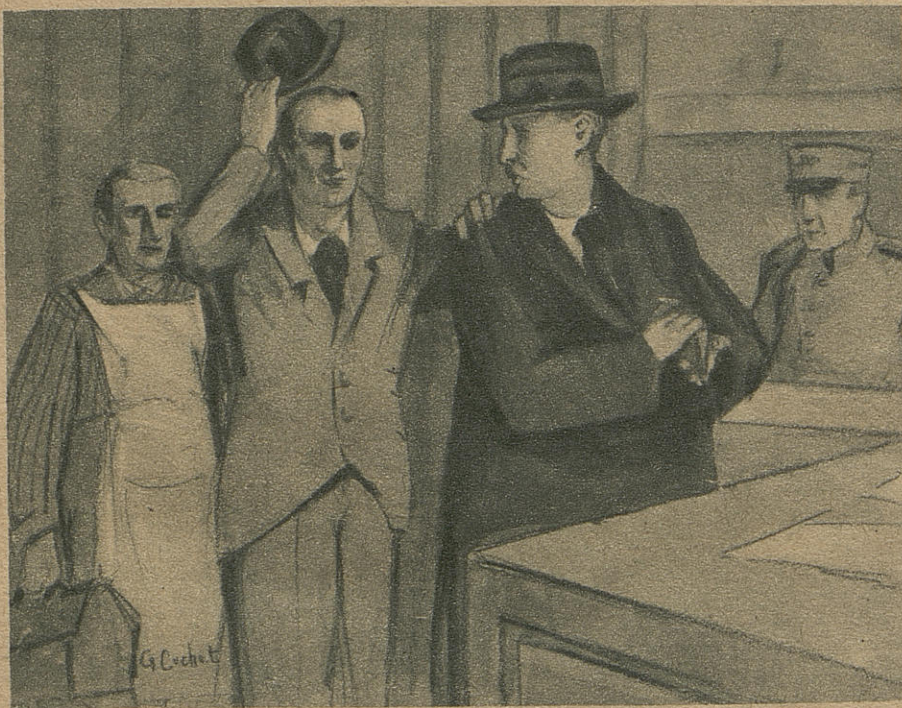
J'ai vu quelquefois des gens stupéfaits : je n'en ai jamais vu comme le furent ces compères. Ils avaient un air confondu et stupide. Derrière moi, une voix ne put s'empêcher de crier, d'un ton de rage :

— L'imbécile !

— Comme vous dites, fis-je en me retournant.

C'était Schwartz. Il était là, le visage osseux, haineux, terrible.

— Ah ! je suis fort heureux de vous rencontrer, herr Schwartz... vous vous trouvez là comme par hasard. Vous attendiez ce moment avec délices et vous vous apprêtiez, l'ivresse dans l'âme, à me voir les menottes aux mains. C'est manqué, voilà tout. Et c'est fort ennuyeux pour vous. Mais écoutez-moi bien, herr Schwartz... vous êtes une canaille... vous comprenez ce mot. Car s'il est permis de faire le métier que vous faites, s'il peut être glorieux d'être un espion, quand on court des risques et compris celui d'être fusillé, il n'est pas permis d'user des moyens que vous employez. Je vois clair maintenant dans vos actes, dans



Un civil d'aspect correct s'approcha de moi, son chapeau à la main.

geste déplaisant... c'est tant pis pour ta triste carcasse... En avant !

Il sortit. Je le suivais. Marche par marche, il descendit l'escalier et de la sorte, lui devant moi et moi surveillant ses moindres gestes et observant également le porteur et le secrétaire de l'hôtel qui se trouvait à son bureau, le nez levé, guettant ma venue. Nous étions arrivés dans le hall. A voix basse je commandai à ce pseudo-valet :

— Tu vas rester là... Et pas un mot... avant que je ne t'interroge.

J'allai jusqu'à la caisse de l'air le plus naturel que je pus prendre et je demandai ma note. C'est alors qu'un personnage que je n'avais pas encore vu, un civil, d'aspect correct et qui se trouvait non loin du secrétaire avec lequel il venait sans doute de parler, s'approcha de moi, son chapeau à la main, et me dit fort poliment :

— Je m'excuse, monsieur, de vous déranger et vous m'excuserez sans doute, quelque délicate et un peu pénible que soit ma mission. Je suis de la police spéciale... Ministère de l'Intérieur et Sécurité de l'Empire. On a volé dans cet hôtel, hier après-midi ou hier soir, deux documents de la plus haute importance militaire; les documents ont été dérobés au général von Blachel, en mission

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 25 novembre, (n° 106) : Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisettes, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure : « Un Allemand de moins. » De retour à Paris, le général convoque son collaborateur et lui montre une lettre qu'il vient de recevoir, par laquelle un nommé Edouard Schwartz, directeur d'une Revue d'Études techniques, lui demande des articles et même de venir s'entendre avec lui au Weimar Palace à Cologne. Le journaliste se rend à sa place à Cologne et descend à l'hôtel où il rencontre Herr Schwartz, lequel, au cours d'un déjeuner à la Taverne du Crocodile, lui propose de traiter des questions militaires dans sa Revue. Mais le journaliste, définitivement édifié par certaines précisions, démasque son hôte et lui dit carrément qu'il le tient pour un espion. Puis il songe à rentrer en France. Mais, comme il va partir après une dernière nuit assez troublée passée au Weimar Palace, il est prévenu que des documents militaires ont été glissés dans sa valise et qu'il risque fort d'être arrêté pour espionnage. Sans perdre son sang-froid, il contraint le domestique, qu'il sait être le complice de Schwartz, d'ouvrir lui-même sa valise.

J'ai vu.

toutes vos manœuvres et je commence à connaître quelques-uns de vos agents depuis le prétendu Bulgare Aren Vandreck, jusqu'à ce grand niais qui vide les seaux de toilette et glisse des documents dans le sac des gens que vous voulez déshonorer ou mettre à l'ombre. Vous auriez fort aimé que mon ami le général A... vint à ma place en ces lieux. Quoi qu'il eût fait, son sort était clair. S'il acceptait imprudemment votre collaboration, vous le déshonoriez rapidement en révélant qu'il avait reçu de l'argent de votre entreprise et c'en était fini de sa haute autorité et de ses campagnes qui vous gênent. Au cas contraire, vous l'auriez sans doute, comme moi, installé à côté — oh, par hasard! — de la chambre d'un de vos généraux et on se serait arrangé pour lui glisser doucement quelques documents dans sa valise... Vous m'entendez, herr Schwartz, vous êtes une canaille et nous nous retrouverons un jour...

Il serrait les dents sans mot dire et contenait sa fureur. Soudain, cependant, il fit mine de se lancer vers moi, mais le policier lui avait pris le bras, et le secrétaire et le portier s'apprétaient également à le modérer.

— Herr Schwartz! Herr Schwartz, disaient-ils sur un ton de demi-reproche, de rappel au sang-froid.

Puis ils lançaient de courtes phrases dans leur idiome.

Je compris ces mots que disait l'un: « Pas d'histoires... » Et un autre: « C'est grave. Et le portier: « Que dirait le général? »

Ils se calmèrent rapidement.

— Je néglige vos insultes, me répondit-il enfin... Je ne comprends pas ce que vous voulez prétendre. J'ignore toute cette histoire de documents.

— Vous avez de l'audace, dis-je... Mais c'en est assez.

Et me tournant vers le policier:



Il serrait les dents sans mot dire et contenait sa fureur.

— Ces explications vous suffisent, j'espère, monsieur. Au cas contraire, je vous demanderai de les continuer à mon consulat.

— Je m'excuse, fit-il le plus platement du monde. Nous allons aviser en conséquence.

Je réclamai ma note, la réglai et partis. J'étais ému. Au moment de l'explication et pendant toute cette matinée, j'avais conservé mon sang-froid, mais maintenant que j'étais libre, que je me rendais vers la gare, mon cœur battait et l'émotion se mêlait à l'indignation. « Dès mon retour, pensai-je, voilà une aventure que je raconterai en lieux utiles... » Quand je me fus installé dans le train et quand le lourd convoi s'ébranla, j'eus un soulagement, une impression de bien-être.

— Ah! les bandits, répétai-je mentalement en me remémorant les moindres détails de l'affaire... Les bandits... C'est clair, ils m'auraient fait emprisonner.

Et par le menu, je reconstituais toutes les étapes de la machination. Deux points demeuraient mystérieux en mon esprit:

1^o Qui avait cherché à pénétrer dans ma chambre la nuit précédente? Et pourquoi faire? Les documents avaient déjà dû être placés dans ma valise (sans doute la veille au soir, au moment de mon dîner).

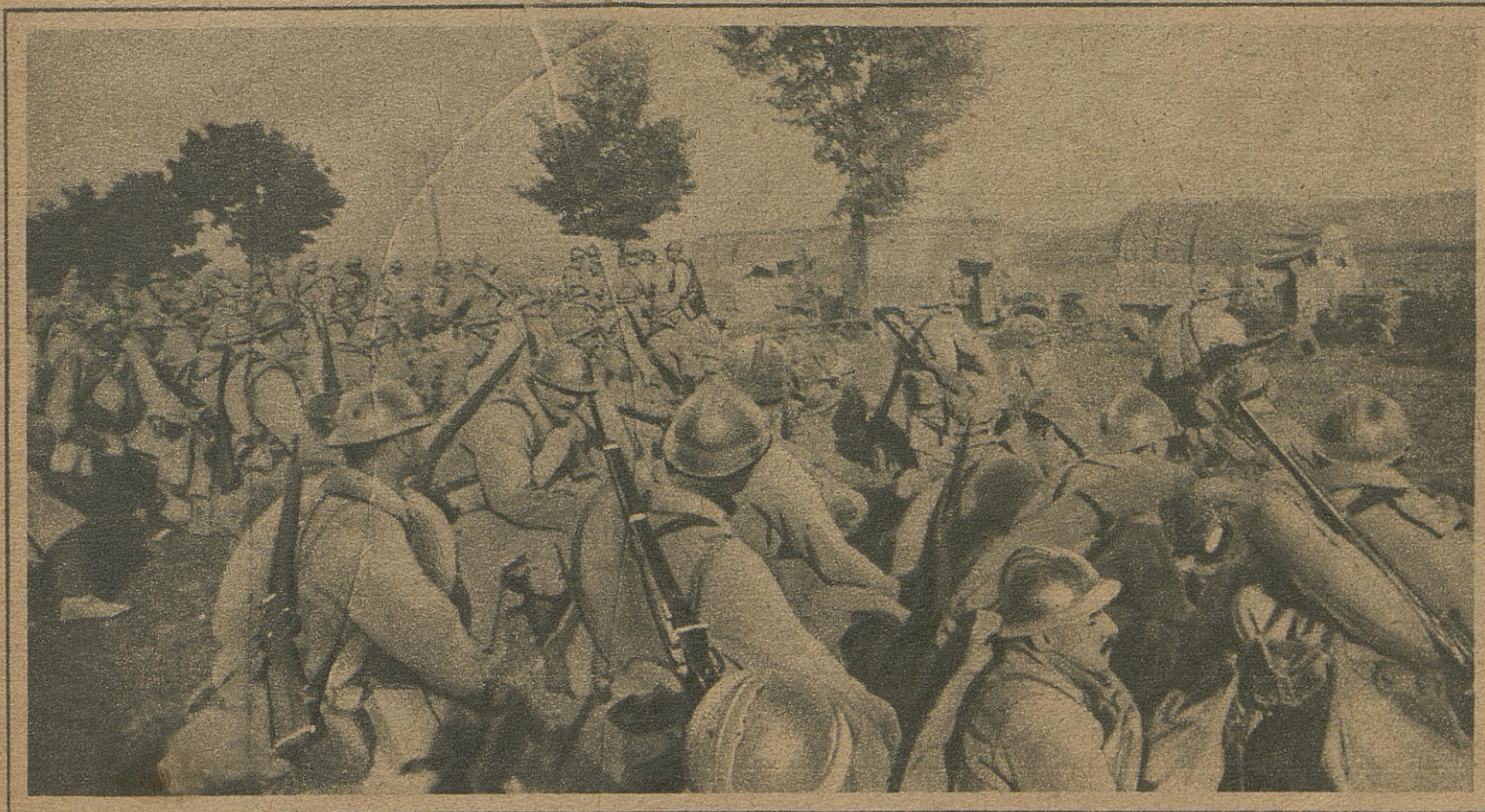
2^o Quelle était cette mystérieuse soubrette qui m'avait providentiellement averti du danger que je courais?

Oui, qui était-elle?... Je le cherchai pendant tout le voyage... Ce devait être une Française. Mais comment savait-elle que les documents avaient été introduits dans ma valise?

Autant de mystères que je ne devais pénétrer que vingt mois plus tard — en pleine guerre...



(A suivre.)



LA HALTE AU BORD DU CHEMIN

Nos alliés britanniques étendent leur front dans le nord de la France. Aussi les nôtres descendent-ils vers l'est. Voici, arrêtés

au bord d'un chemin, les marsouins d'un bataillon d'élite, qui prit Vermandovillers et qui maintenant gagne d'autres positions.



LE PETIT LEVER DU MONSTRE

Au petit jour, ses servants sont allés le réveiller dans le grand hangar où chaque nuit il repose. Sa peau de soie jaune a frémi de quelques légers tressaillements, puis, dès qu'on a saisi les cordes pour le haler au dehors, il s'est étiré avec des soubresauts comme quelque animal gigantesque que la vie habite. Le voici entraîné par l'équipe de ses "soigneurs"

jusque sur le terrain d'où il va prendre son vol pour le ciel. Tout le jour, balancé dans la lumière qui le dore, ou au milieu des nues qui le masquent, l'œil cyclopéen du corps d'armée qu'il protège, le bon monstre, va surveiller sans une défaillance les batteries de l'ennemi et le déplacement de ses renforts, en se gaussant des obus boches qui chaque fois le manqueront.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



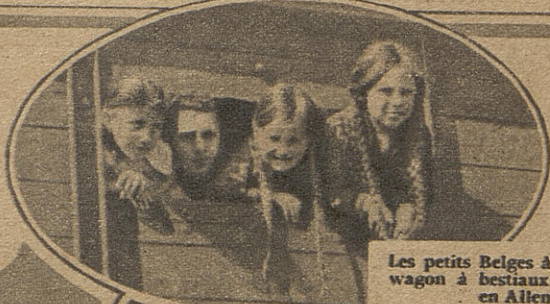
Le ministre anglais Henderson (+), le fameux travailliste du cabinet Lloyd George, à Paris.



Sur la route de Monastir, une batterie va prendre position devant les nouveaux canons lourds envoyés par l'Allemagne sur le front de Macédoine.



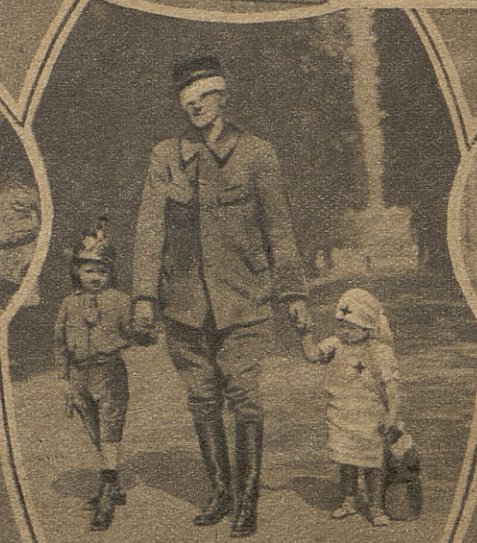
Les nouveaux venus de l'Entente : officiers portugais et français dans les rues de Paris.



Les petits Belges à la fenêtre d'un wagon à bestiaux qui les emporte en Allemagne.



Poincaré distribue des jouets aux petits orphelins de la guerre.



A Paris, Champs-Élysées le 1^{er} Janvier. Le blessé et ses deux enfants.



Devant un camp de prisonniers au richiens un musicien ambulancier joue des airs du pays natal.



A Saint-Moritz, trois amateurs de sports d'hiver goûtent la joie du bobsleigh.



La princesse de Lucinge, infirmière de la Croix-Rouge, donnant des soins à un blessé.



Près du Pirée, une équipe de marins français installant les matériaux d'un poste de T. S. F.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

MERCREDI 27 DÉCEMBRE. — L'Allemagne et l'Autriche répondent à la note de M. Wilson.

— Le cuirassé français *Gaulois* est coulé en Méditerranée.

JEUDI 28. — M. René Besnard est nommé sous-secrétaire d'État à la guerre.

— Mort de M. Georges Dufayel.

VENDREDI 29. — Les pays scandinaves remettent une note à l'Angleterre.

— Exécution capitale du Belge Roose à Paris.

— Mort de M. Badini-Jourdain, conseiller municipal de Paris.

— Attaque allemande repoussée au Mort-Homme.



En Amérique, la philanthrope et milliardaire Américaine miss Hopp donne au profit de nos œuvres de secours aux blessés une fête XVIII^e siècle qui rapporte près d'un million.

Du 27 Décembre au 2 Janvier.

SAMEDI 30. — L'Entente répond négativement aux propositions de paix de l'Allemagne.

— L'empereur Charles d'Autriche est couronné à Buda-Pesth comme roi de Hongrie.

DIMANCHE 31. — Assassinat à Petrograd du moine agitateur Raspoutine.

— Le général anglais Douglas Haig est promu maréchal.

— Le Sénat français vote les nouveaux impôts.

LUNDI 1^{er} JANVIER. — L'armée bulgare-allemande de Mackensen s'approche de Braïla.

MARDI 2. — Mort de M. Antoine, ancien député de Metz au Reichstag.

— Un manifeste américain contre la paix sans conditions est publié à New-York.

J'ai vu



DEUX VISAGES, DEUX ÉTATS D'ÂME. — CONSTANTIN N'A PLUS LE SOURIRE

Il est avéré pour tous, et même pour les philhellènes les plus impénitents, que Constantin a fait constamment le jeu de nos ennemis, au moment même, au moment surtout, où il nous assurait de son amicale neutralité. C'est avec le sourire gouailleur qu'on lui voit ici, dans le document de droite, qu'il a

accueilli les succès de la campagne allemande en Roumanie. Mais ce sourire vient de se muer en fureur devant la note énergique des Alliés qui lui enjoignent de jeter enfin le masque et de se déclarer pour nous ou contre nous. Le curieux document de gauche, pris ces jours-ci, montre quel est son véritable état d'âme.